

—J'étais bien loin de croire que nous fussions si riches...

—C'est toi qui te trompais... tu vas voir...

Et la jeune fille, pour prouver son dire, alla chercher dans un meuble une partie de la somme qui lui avait été remise par Étienne la veille au soir.

Angèle, étonnée, murmura :

—C'est vrai...

Puis elle ajouta :

—Mais il ne faut pas oublier que nous avons des dettes.

—Lesquelles ?

—Nous devons beaucoup au docteur Loriot...

Berthe rougit jusqu'au blanc des yeux.

—Le docteur n'acceptera rien... balbutia-t-elle.

—Il te l'a dit ?

—Oui, mère.

—Ah ! s'écria Mme Leroyer avec attendrissement, c'est la Providence qui a placé ce jeune homme sur notre chemin ! Grâce à son affection pour nous, grâce à son désintéressement, Abel aura sinon de belles funérailles, du moins une tombe qui portera son nom et sur laquelle nous pourrions aller prier...

La pauvre mère leva les mains et les yeux vers le ciel, et poursuivit :

—Mon Dieu, Dieu tout-puissant, qui mettez une consolation à côté des plus poignantes douleurs, je vous remercie et je vous bénis...

Les yeux de Mme Leroyer se tournèrent vers le lit.

La forme rigide du cadavre se dessinait sous la blancheur du drap.

Un sanglot monta de la poitrine aux lèvres d'Angèle et d'abondantes larmes inondèrent son visage.

Berthe jeta ses bras autour du cou de sa mère dont elle couvrit les joues de baisers en balbutiant :

—Du courage !... Il en faut beaucoup... mais Dieu ne nous abandonnera pas...

Mme Leroyer domina son émotion, serra Berthe contre sa poitrine avec une véritable furie de tendresse, se munit d'argent, s'enveloppa dans un châle noir, elle portait le deuil de son mari depuis vingt ans ! et sortit.

Une fois dans la rue, au grand air, il lui sembla qu'elle respirait avec moins de peine et qu'un peu de force lui revenait.

Cependant, comme elle avait beaucoup de choses à faire et qu'elle craignait une défaillance soudaine, elle prit une voiture et se fit conduire place Saint-Sulpice, à la mairie de son arrondissement.

Elle passa là une heure d'attente interminable dans les bureaux, se rendit ensuite au cimetière Montparnasse pour une concession, et rentra au logis où Berthe, qui avait préparé quelques aliments, la contraignit à prendre un peu de nourriture.

Dans l'après-midi le docteur Étienne revint auprès des pauvres femmes, leur apportant par sa présence seule une sorte de consolation.

L'enterrement devait avoir lieu le lendemain jeudi, à neuf heures précises du matin.

René Moulin attendait ce jour avec une fiévreuse impatience.

Après son diner, qui ne se prolongea guère, il s'installa pour tuer le temps dans un estaminet de la place de la Bastille, se fit apporter du café et demanda un journal du soir.

Le café répondait à un besoin, à une habitude, mais le journal devait simplement lui servir de contenance, car il ne s'intéressait guère à la politique.

On lui apporta *Le Monde*.

Ses yeux se fixèrent machinalement sur la première ligne de la première colonne, suivirent cette colonne jusqu'au bout, entamèrent la seconde, puis la troisième, et ne parurent disposés à s'arrêter que lorsqu'ils auraient atteint la signature du gérant et le nom de l'imprimeur.

On aurait pu croire que le journal intéressait prodigieusement René Moulin.

—En réalité il ne lisait pas, ou plutôt il ne savait pas ce qu'il lisait. Sa pensée était ailleurs ; son imagination le transportait au cimetière Montparnasse, dans la matinée du lendemain, près de la tombe de Paul Leroyer.

C'est ainsi qu'il parcourut d'une façon absolument inconsciente la nomenclature des mariages,

et qu'il arriva sans s'en douter à celle des décès.

Soudain il poussa une sourde exclamation qui fit retourner ses voisins, et où la surprise et la douleur se mêlaient à doses égales.

Le nom de son ancien protecteur, ce nom, cause de sa préoccupation, venait de frapper ses yeux distraits.

En même temps il devenait très pâle.

—C'est impossible... murmura-t-il à demi-voix. J'ai mal lu... D'ailleurs que prouve un nom ? les homonymes sont nombreux partout...

Il relut la ligne qui venait de produire sur lui une impression si profonde et qui faisait partie de la liste des décès du sixième arrondissement.

*Abel Frédéric Leroyer, vingt-cinq ans...* répéta-t-il. Le même nom de famille, les mêmes prénoms, le même âge ! C'est étrange ! et je commence à trembler ! La fatalité continue-t-elle à poursuivre avec acharnement les enfants du martyr ?... Ne suis-je revenu en France que pour trouver mort le fils auquel j'apportais peut-être la réhabilitation de son père ? Ce serait désolant !

René Moulin laissa retomber le journal, appuya ses coudes sur la table, posa sa tête dans ses mains et réfléchit pendant quelques secondes.

—Une erreur est invraisemblable, j'en conviens, mais elle est possible... reprit-il. Il faut éclaircir ce doute au plus vite... Je veux savoir... savoir aujourd'hui même...

Le mécanicien reprit le journal pour le consulter de nouveau et fit un geste de dépit...

La feuille du soir enregistrait le décès d'Abel Frédéric Leroyer parmi ceux du sixième arrondissement, mais n'indiquait point la rue où avait eu lieu ce décès.

—Il faut prendre mon parti de passer une mauvaise nuit... murmura René... J'aurai demain à la mairie l'adresse et tous les renseignements, mais ce soir les bureaux sont fermés depuis longtemps... Personne ne pourrait me répondre, et je ne possède aucun moyen d'arriver au but sans fil conducteur... J'attendrai...

Le jeune homme sortit du café où il étouffait, et fit un tour sur les boulevards afin de calmer la fièvre qui brûlait son sang depuis qu'il avait lu le nom d'Abel Leroyer.

Une promenade d'une heure rétablit chez lui l'équilibre physique et moral et rafraîchit son cerveau.

Il se sentait relativement calme quand il rentra dans son logement de la place Royale.

Pendant toute la nuit de mauvais rêves et des cauchemars sinistres hantèrent son sommeil troublé.

Dès l'aube il fut debout.

A sept heures il sortit de chez lui et, pour tromper son impatience en allant plus vite, il prit une voiture qui le conduisit grand train à la place Saint-Sulpice où il entra dans la mairie.

Avons-nous besoin d'affirmer qu'à cette heure matinale les bureaux n'étaient point ouverts ?

Le concierge auquel il témoigna sa surprise lui rit au nez fort irrespectueusement et lui dit que messieurs les employés arrivaient le plus tard possible, dans tous les cas jamais avant neuf heures.

—J'attendrai... pensa René comme la veille au soir.

Il avait en effet beaucoup à attendre car il était huit heures à peine. Il sortit de la mairie et se mit à marcher de long en large sur la place Saint-Sulpice, allant jusqu'à l'église, foulant le trottoir qui s'étend devant les hautes murailles du grand séminaire, regardant sa montre toutes les cinq minutes, la croyant arrêtée, et aussitôt après consultant le cadran de l'horloge et s'étonnant de la lenteur des aiguilles.

#### XLVI.

Enfin neuf heures sonnèrent.

René n'attendit pas le dernier coup du marteau sur le timbre et se précipita dans l'édifice municipal.

—Le bureau des décès ? demanda-t-il au concierge qui le reconnut et le lui indiqua en riant.

Le mécanicien gravit l'escalier, poussa la porte et entra.

Enfin il trouva l'employé à son poste et demanda le renseignement tant désiré.

—Quand la déclaration a-t-elle été faite ? demanda celui-ci.

—Je l'ignore, mais j'ai lu hier l'annonce du décès dans un journal du soir, ce qui permet de supposer que la déclaration date d'avant-hier ou d'hier matin...

L'employé, sans répondre, feuilleta le registre qu'il avait devant lui tout ouvert, et chercha dans les déclarations de l'avant-veille et de la veille, les noms demandés par le demandeur.

—Nous y voici... fit-il. Abel-Frédéric Leroyer, fils de Paul Leroyer, décédé, et d'Angèle Simonnet, son épouse...

—C'est cela !... c'est bien cela ! s'écria René Moulin dont le cœur battait avec violence.

Le bureaucrate poursuivit :

—Le défunt demeurait rue Notre-Dame-des-Champs, n° 19.

—Et pourriez-vous me dire quel jour et à quelle heure aura lieu le convoi, ou s'il a eu lieu déjà ?

—Vous saurez cela au bureau des pompes funèbres...

—Merci, monsieur...

—Monsieur, je suis votre serviteur...

René sortit, mais au moment de chercher le bureau en question il se dit :

—A quoi bon m'informer de l'heure ?... Je sais l'adresse et je vais m'y faire conduire...

Il monta en voiture et cria au cocher :

—Rue Notre-Dame-des-Champs, 19...

Le cocher fouetta son cheval.

—Impossible de conserver l'ombre d'un doute, se dit le mécanicien, tandis que son fiacre roulait, c'est bien Abel, le fils de mon bienfaiteur... Pauvre mère ! pauvre mademoiselle Berthe !... dans quel état vais-je les trouver, grand Dieu ! Oserai-je, au plus fort de leur désespoir, me présenter à elles comme un vivant souvenir du passé ?... Oserai-je leur parler de la triste victime d'une erreur judiciaire, au moment où elles vont mettre leur fils et leur frère dans la tombe ?... Ce serait cruel... Je ne raviverai pas aujourd'hui de cuisantes douleurs, j'attendrai... mais je les aurai vues et je saurai si le logis d'Abel était aussi le leur...

Tandis que René se disait ces choses, la voiture franchissait la courte distance qui sépare la place Saint-Sulpice de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Le cocher fit halte.

Le mécanicien jeta un coup d'œil par la portière.

—C'est le numéro 21, ici, fit-il, avancez...

—Impossible, bourgeois... il y a un fourgon des pompes funèbres devant le 19.

Le fait était vrai, et des employés rangeaient dans ce fourgon les étoffes des tentures qui avaient servi pour l'exposition du cercueil d'Abel.

—J'arrive trop tard... pensa René.

Il sauta sur le trottoir et entra dans l'allée de la maison.

La portière causait avec une voisine sur le seuil de sa loge et René entendit ces mots :

—Bien sûr que c'est un grand malheur, car ces locataires-là, voyez-vous, ça a beau ne pas être riche, c'est la crème des braves gens.

—Mme Leroyer, s'il vous plaît c'est bien ici ? demanda René en saluant.

—Leroyer ? répéta la concierge. Connais pas, monsieur.

—Comment ! s'écria René, vous ne connaissez pas ?

—Ni d'Eve ni d'Adam...

—Mais n'est-ce point la mère du jeune homme dont le convoi a lieu ce matin ?

—Jamais de la vie ! La mère du pauvre Abel se nomme Mme Monestier.

René se souvint aussitôt des renseignements recueillis sur son compte, desquels il résultait que la veuve du décapité avait changé de nom.

—Je ne sais où j'avais l'esprit... reprit-il. La nouvelle imprévue de cette mort m'a troublé... C'est Monestier que je voulais dire...

—A la bonne heure... Mais si vous étiez invité pour le convoi, monsieur, vous arrivez trop tard... Le corps en ce moment doit sortir de l'église et se diriger vers le cimetière...

—Quel cimetière ?

—Celui de Montparnasse...

—Et c'est bien ici que Mme Monestier demeurait avec son fils ?...

—Avec son fils et sa fille, oui, monsieur... Ah ! les pauvres chères créatures, ça faisait mal de les voir et de les entendre... Des cris, des larmes, des sanglots à fendre des pavés en quatre ! Faudrait posséder un caillou au lieu de cœur pour ne pas